Une vie et un exemple : Susan-B. Anthony : (1820-1906) : [1ère partie]

Autor(en): **E.Gd. / Anthony, Susan-B.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **8 (1920)**

Heft 87

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-255783

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

n'est pas besoin de dire que la Suisse est du nombre!) n'ont pas encore obtenu les droits politiques pour les femmes, la tâche de celles qui les ont devancés sur la voie du progrès est de travailler en leur venant en aide à leur prompt affranchissement. Cela par des publications, des organisations de conférences, etc. Une des premières questions inscrites à l'ordre du jour du Congrès de Madrid devrait être celle-ci : « Comment l'Alliance internationale peut-elle aider les pays qui ne l'ont pas encore à obtenir le suffrage féminin? » Car maintenant que, plus que jamais, toute question va se poser et se résoudre internationalement, cette collaboration est nécessaire.

Le Congrès de Madrid devra aussi procéder au renouvellement de son Comité dont la guerre a longuement prolongé les pouvoirs qui lui avaient été confiés en 1913. C'est aussi ce que fera en septembre le Conseil International des Femmes qui se réunira, lui, en Norvège. L'un au Nord, l'autre au Midi. Nous regrettons un peu, à vrai dire, que les suffragistes internationales n'aient pas choisi la Suisse, ainsi qu'il en avait été question à plusieurs reprises, pour leur prochaine rencontre, car nous croyons que notre cause en aurait reçu un élan d'autant plus grand que, chez nous, c'est le corps électoral qui décidera en dernier ressort de nos droits, et qu'il est d'autant plus important d'agir sur l'opinion publique. Mais on nous dit qu'un éveil suffragiste commence à se manifester dans les pays de langue espagnole qu'il est indispensable d'encourager et de soutenir dès ses débuts. Il est vrai qu'en Amérique latine, comme dans la péninsule ibérique, nous avons assisté ces derniers mois à une floraison tout à fait réjouissante de publications féministes. Ce sera d'ailleurs un sujet sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, mais nous tenons à signaler dès aujourd'hui que ce sont les horreurs de la traite des blanches très développée là-bas qui ont contribué à la naissance de ce mouvement en faveur des droits politiques des femmes.

Aux Indes, pour passer brusquement de l'Occident à l'Orient, on a agité l'idée du suffrage à propos de l'autonomie de ce pays. Deux femmes intelligentes et cultivées, Mrs et Miss Tata, sont récemment venues à Londres pour plaider, auprès des députés, en faveur du suffrage que réclament de nombreuses Associations féminines et même masculines hindoues. Mais aux dernières nouvelles, les amendements suffragistes ont été définitivement repoussés par la Chambre des Lords. En revanche, la loi « modifiant les conditions d'incapacité pour cause de sexe » a été votée, et si elle est loin d'être ce que désiraient les féministes, elle contient cependant des dispositions élargissant leur champ d'action civil et politique.

IN MEMORIAM

Mme Auguste de Morsier

C'est avec un vrai chagrin que de nombreux lecteurs du *Mouvement Féministe* ont appris le décès, survenu le 30 décembre, de Mme Auguste de Morsier.

Ce ne fut point, à proprement parler, une féministe militante. Son activité était surtout consacrée aux œuvres de relèvement et de moralité publique : Amies de la Jeune Fille, Association du Sou, Retraite, etc., auxquelles elle apporta une collaboration inlassablement dévouée. Mais elle était de convictions fermement féministes — nous nous souvenons de lui avoir entendu raconter son indignation de jeune fille quand on lui affirmait que les études universitaires étaient bonnes seulement pour des garçons! — et ces convictions elle les appliquait dans l'organisation de sa vie. Pour son mari, auquel notre mouvement suffragiste suisse doit tant, pour ses filles, en lesquelles notre féminisme contemporain met beaucoup d'espoir, elle était la collaboratrice tranquille, la confidente, celle qui créait l'atmosphère réconfortante et encourageante, si nécessaire pour y retremper ses forces. Et personne qui a connu pareil appui de sympathie éclairée et compréhensive ne niera que, pour nous autres féministes engagées dans la lutte, il n'ait la valeur de bien des discours et de bien des écrits. C'est pourquoi nous songeons avec une profonde tristesse à ce foyer maintenant refroidi — tristesse à laquelle s'associeront de tout cœur les amis de notre journal.

UNE VIE ET UN EXEMPLE

Susan-B. ANTHONY (1820-1906)

Il n'est pas besoin de philosopher très longuement sur le développement des grands mouvements sociaux ou spirituels qu'a vu naître notre époque pour constater que, pour chacun d'eux, à un moment où l'autre de leur histoire, une femme en tout cas a été l'âme, la force agissante, la cheville ouvrière, si ce n'est même l'inspiratrice ou l'initiatrice. Et l'exclamation du président Lincoln, rencontrant pour la première fois, au plus fort de la lutte contre l'abolition de l'esclavage, Mrs. Beecher-Stowe : « Comment cette petite femme a-t-elle pu déchaîner cette grande guerre?... » pourrait être reprise dans le cas de bien d'autres croisades contre la force brutale, le vice, l'immoralité, le matérialisme, ou l'injustice. C'est la baronne de Suttner déclarant d'abord par son œuvre *Bas les armes* la guerre à la guerre, puis travaillant par son action persistance à l'organisation du pacifisme; c'est Frances Willard consacrant comme à un apostolat sa vie à la lutte antialcoolique; c'est Joséphine Butler prenant courageusement en main une œuvre de morale et de justice qui l'obligeait, elle une âme haute et délicate, à toucher aux bassesses lui répugnant le plus; ce sont Elizabeth Blackwell, Florence Nightingale ouvrant aux femmes des carrières d'abnégation en même temps que de progrès social; c'est encore Harriett Beecher-Stowe dont nous venons de prononcer le nom...

S'il en a été ainsi pour ces mouvements divers, à plus forte raison le féminisme, qui est d'une part un mouvement de justice et d'idéalisme, et qui d'autre part intéresse et concerne directement les femmes, n'a pu manquer d'avoir lui aussi des apôtres. Son Livre d'or compte en effet déjà de nombreuses pages. Mais si beaucoup de femmes ont dévoué et dépensé leurs forces, leur temps, leur argent pour la grande « cause », on peut dire, je crois, sans injustice qu'aucune ne s'est donnée complètement à elle comme Susan-B. Anthony.

En effet, toute cette pléiade de femmes distinguées et admirables d'abnégation qui entamèrent la lutte pour notre revendication, et dont le nom revient à chaque page d'une histoire de l'émancipation féminine, les Elizabeth Cady Stanton, les Lucy Stone, les Lucretia Mott, les Antoinette Brown Blackwell, pour ne parler que de cette génération, qui fut véritablement aux environs de 1850 la génération des « pionnières » non seulement aux Etats-Unis, mais dans le monde entier — ces femmes, ses amies, ses collaboratrices, Susan-B. Anthony les dépasse toutes. Elle les dépasse par la force et la persévérance de ses convictions, par la conscience de son devoir de suffragiste et par son dévouement, ses sacrifices mêmes, à l'accomplissement de ce devoir. Et

cela non pas seulement dans le moment d'enthousiasme d'une campagne à mener, d'une action à conduire, mais à chaque instant, aux heures noires comme aux minutes glorieuses, dans les labeurs ingrats et obscurs, dans les déceptions, les échecs, les défaites. Elle les dépasse encore autrement que par son indomptable et minutieuse force morale, mais aussi par ses capacités spéciales. « Le Napoléon du mouvement », ont dit d'elle ses admirateurs comme ses détracteurs, et il est certain que son coup d'œil tactique, sa hardiesse à mener campagne sont celles d'un grand général; mais hâtons-nons de dire que la ressemblance s'arrête là. — Dans d'autres cas, c'est à Gladstone qu'on l'a comparée, et il y avait de fait chez elles plusieurs des qualités d'homme d'Etat du *great old man*, mais sans l'opportunisme de ce dernier, et avec une intransigeance sur les principes qu'il a hélas! ignorée. Enfin, on a voulu, par la dignité de sa vie, la fermeté de ses résolutions, sa simplicité à accomplir son devoir quel qu'il fût, sa lutte passionnée pour le succès d'une idée, la rapprocher de Lincoln, et c'est juste; mais on ne trouve pas d'autre part chez elle les tendances conservatrices, la crainte de l'avenir, le respect exagéré des traditions que l'on reproche au président des Etats-Unis. En un mot, et d'après ces jugements, Susan-B. Anthony aurait eu les qualités réunies de Napoléon, de Gladstone et de Lincoln, sans leurs défauts!

Dans quel milieu, cette personnalité si forte, si droite et si simple s'est-elle développée? Quelles furent les expériences de sa vie qui l'amenèrent à travailler d'abord, puis ensuite à se consacrer passionnément et pour toujours à la cause, non pas du féminisme en général, vaste, variée, aux multiples aspects, mais à celle plus définie, plus difficile à défendre, plus impopulaire, du suffrage féminin? Elle-même l'a raconté dans sa biographie [1], écrite en collaboration avec son amie et sa disciple, Mrs. Ida Husted Harper, biographie à la mode anglo-saxonne, c'est-à-dire qui ne fait grâce d'aucun détail, d'aucun chiffre ni d'aucun nom. Une forêt touffue où le lecteur latin, plus épris de mesure et de sobriété, peut se cueillir une splendide gerbe.

* * *

Elle est née le 15 février 1820 à Adams (Massasuchetts), dans la pittoresque région du Berkshire. Un pays de collines rocheuses, de torrents, de forêts, de vieilles fermes, de ponts moussus qui évoque tout le charme de la nature américaine du Nord-Est. Elle était la seconde fille d'une famille quaker de six enfants, dans laquelle se trouvent bien des caractéristiques qui s'épanouiront plus tard chez Susan. Son père, Daniel Anthony, était un homme d'une haute valeur morale et intellectuelle, un esprit large, indépendant, ouvert et compréhensif. Son rêve aurait été de faire des études et de devenir maître d'école, mais son père à lui, le vieil Humphrey Anthony, de mentalité beaucoup plus pratique et commerciale, interrompit bien vite la série de ses succès à l'école publique en le rappelant auprès de lui pour l'aider à diriger sa ferme — une ferme qui, selon les habitudes de cette époque et de ce pays, comprenait, à côté d'une grande exploitation agricole, une forge et un moulin. Daniel toutefois trouva un dérivé à ses goûts intellectuels et pédagogiques en prenant la direction de la petite école qu'organisaient pour leurs enfants les familles des notables de la région. A cette école venaient d'une ferme voisine, bien qu'elles ne fussent point quakers, mais baptistes, les petites Read. Et l'une d'elles, Lucy, était une ravissante jeune fille aux abondants cheveux bruns, aux yeux bleus, au teint de rose... L'inévitable arriva, mais l'assentiment des parents fut dur à obtenir. Car, bien que Lucy fut charmante, douce, de bonne famille, elle n'était point quaker, et son éducation avait été parsemée de traits que n'admettaient point les « Amis » dans leur austérité rigide: elle chantait d'une voix mélodieuse, elle aimait à danser... Mais le jeune homme tint bon, et le nouveau couple fut marié le 13 juillet 1817. Jamais ni l'un ni l'autre n'eut à se repentir d'avoir fait ce que l'on considérait autour d'eux comme une mésalliance religieuse, et leur vie conjugale ne fut qu'un long bonheur d'affection bien que les soucis et les épreuves ne leur aient certainement pas manqué!

C'est dans l'atmosphère créée par ce ménage, atmosphère de devoir, de travail, de désintéressement, d'austérité aussi, mais de chaude affection et d'entente mutuelle que furent élevés les six enfants de Daniel et de Lucy. On travaillait dur, Daniel ayant d'abord fondé à Adams même une filature hydraulique de coton — grande nouveauté pour l'époque — dont toutes les ouvrières logeaient chez lui, suivant la coutume; puis ayant pris à Battenville, dans l'Etat de New-York, la direction d'une affaire commerciale et industrielle beaucoup plus importante, que la crise des cotons l'obligea à abandonner au bout d'une douzaine d'années, mais pour s'occuper encore d'une fabrique plus petite à laquelle était annexée une auberge. Le journal que Susan tint régulièrement sa vie durant, et qui forme, avec sa volumineuse correspondance si révélatrice de son caractère, une mine précieuse pour l'histoire de sa vie, contient des passages significatifs à cet égard. « Aujourd'hui, j'ai fait une grande lessive... J'ai passé ma journée à mon rouet... Cuit vingt-et-une miches de pain... Tissé trois mètres de tapis... Le nouvel atelier vient d'être ouvert : nous avons eu 20 hommes à souper le 6me jour et 15 le 7me...» Mais les gâteries et le sucre d'orge des grand'mères Read et Anthony quand on était petit, les « abeilles » pour piquer les couvertures ou pour peler les pommes (et quelles réminiscences du *Vaste Monde* évoquent pour nous ces termes!), les parties de traîneaux quand on était plus grand, mettaient des rayons lumineux dans cette vie sévère. Et puis, l'influence d'une homme au cœur droit, à l'esprit élevé, s'exerçait ineffaçable. Il n'est pas besoin de chercher bien loin pour trouver où Susan apprit à mettre son devoir plus haut que ses intérêts; et la vie de Daniel Anthony présente bien des cas où il se refusa délibérément à vendre du rhum ou des liqueurs quand bien même on lui prédisait que cela ruinerait son commerce ou sa fabrique. Mais cet homme aux principes arrêtés était aussi un esprit large comme le prouve l'anecdote suivante qui me paraît typique :

Le grenier de leur vieille maison de Center Falls avait été arrangé en salle de danse. Les jeunes gens du village vinrent demander à Daniel l'autorisation d'y donner leur cours de danse annuel, autorisation que, fidèle aux principes des Quakers, il refusa. Plusieurs jeunes revinrent insister, lui faisant remarquer que lui, qui les détournait toujours d'aller à l'auberge, serait responsable, par son refus, du local qu'ils seraient obligés de louer, soit un cabaret peu recommandable, mais qui avait aussi une salle à danser. M. Anthony convoqua alors en conseil sa femme et ses filles aînées. Mrs. Anthony, se rappelant combien elle avait aimé à danser dans son temps et pleine de sollicitude pour la moralité de la jeunesse, conseilla de prêter le grenier, avis auquel son mari se rangea, mais en stipulant que ses filles ne danseraient pas. Si bien que, tout l'hiver, Susan, Guelma et Hannah assistèrent aux leçons le dos au mur, mais sans se mêler aux danseurs. Les leçons eurent lieu deux fois par semaine; Mrs. Anthony préparait chaque fois de simples rafraîchissements, les jeunes gens rentraient de bonne heure, et tout se passa au mieux. Mais quand la Communauté Quaker apprit l'affaire, après une longue discussion elle décida d'exclure le frère Anthony, « parce qu'il avait tenu un lieu d'amusement dans sa maison ». Ce fut pour lui un coup

[1] *The Life and Work of Susan B. Anthony.* Trois forts volumes in-8. The Bowen-Merril Company, Indianapolis and Kansas City, 1899 et 1906.

très dur. « Pour un des meilleurs actes de ma vie, disait-il ensuite, j'ai été exclu de la meilleure association religieuse du monde. » Il continua cependant à assister aux réunions religieuses des Quakers, mais devenant de plus en plus large et tolérant, et dès longtemps avant sa mort, il avait perdu toute trace de bigoterie et croyait à la complète liberté personnelle, intellectuelle et spirituelle.

(A suivre.) E. Gd.

Le féminisme dans les Grisons

Pendant longtemps — trop longtemps peut-être, nous avons considéré ce canton comme une *terra incognita* pour nos idées. Nous savions, il est vrai, qu'au point de vue ecclésiastique, il était plus avancé que nous, puisqu'il avait admis, non seulement l'électorat féminin dans l'Eglise, mais encore l'éligibilité des femmes aux Conseils de paroisse (deux femmes font déjà partie de celui de Samaden) et promis aux paroisses que, si elles désiraient nommer un pasteur féminin, le Synode examinerait leur requête, au lieu de la refuser immédiatement par principe, comme cela risquerait très fort d'être le cas ailleurs ! Mais il s'agissait là d'un domaine très spécial, de droits somme toute restreints, et l'idée du suffrage intégral pour la femme, avec tout ce qu'il comporte, ne nous semblait pas près de trouver beaucoup d'écho. Nous nous trompions — heureusement! preuve en est la lettre suivante dont nous avons dû retarder l'insertion, faute de place:

« Une chose extraordinaire, semble-t-il, s'est passée dans le canton des Grisons, qui, croit-on, dort encore le rêve d'or des anciennes traditions ; qui est, pour beaucoup, le pays de montagnes au soleil méridional, où une vieille race conserve tenacement une vieille langue.

Au contraire, l'émigration a fait depuis longtemps des Grisons un pays ouvert où soufflent les vents contradictoires. Aujourd'hui, ce qui est au dehors une tempête, a soulevé chez nous assez de poussière pour faire lever les femmes.

Les jeunes filles grisonnes se sont réunies, en automne, à Rothenbrunnen. L'idée de cette réunion a été lancée par quelques pionnières, étonnées elles-mêmes de leur audace, car elles ignoraient absolument quel accueil leur serait fait. Eh bien! on a critiqué naturellement, on a crié au bolchévisme comme on a reproché aux initiatrices de faire œuvre de parti bourgeois et de vouloir exclure de leur réunion les paysannes et les ouvrières. Mais les jeunes filles sont venues de toutes parts. A côté de quelques curieuses et de celles qui « faisaient comme les autres », il y avait une immense majorité de jeunes filles sérieuses et sincères qui étaient venues chercher une communion d'idées avec des sœurs spirituelles, une direction et un soutien pour un travail difficile, déjà entrepris isolément. Travail de dévouement, aide sociale, et plus encore élévation du niveau moral et intellectuel, en commençant par l'éducation de soi-même, pour préparer une génération de femmes et de mères plus conscientes de leur devoir et mieux aptes à le remplir.

Au cœur du programme était la conférence de Mlle Grütter, de Berne. Elle nous a apporté avec son éloquence et son enthousiasme une rare compréhension des besoins du pays. Sa conférence sur: *Les particularités psychiques de la femme et leur développement* a été une magistrale étude de psychologie comparée. Elle nous a raconté l'histoire des mouvements féministes, les diverses théories de l'infériorité de la femme, auxquelles les premières féministes opposèrent avec peu de connaissances psycho-physiologiques la théorie de l'égalité des sexes. Aujourd'hui nous reconnaissons la différence qui existe entre l'homme et la femme, et c'est au nom de ces différences, de la plus grande émotionnabilité de la femme, de sa tendance à porter son intérêt aux personnes, tandis que l'homme s'intéresse aux idées, de son altruisme, qui est un des traits caractéristiques de sa nature, que nous proclamons nécessaire sa collaboration à l'œuvre sociale. Ces mêmes différences motivent aussi le droit de vote. Certes sur ce terrain une préparation est nécessaire. Il faut combattre la défiance de soi-même, la faiblesse de volonté, que des siècles d'abaissement lui ont inculquées. Une discussion suivit la conférence. Mlle Grütter y répondit avec sa parole claire et profonde aux objections de certaines assistantes timides et aux réclamations avancées d'autres milieux.

120 personnes assistaient à la réunion du dimanche. Le samedi et le lundi, des groupes plus restreints ont travaillé à la réalisation du programme d'action. On constitua un comité central avec des sections partout où il se trouva une bonne volonté. Selon les besoins de son cercle d'activité, chacune organisera le travail. Ici on commencera par le « service social », mettant à disposition des institutions hospitalières, des enfants, des malades, des forces que l'on concentrera et instruira. Là on intéressera les jeunes filles, par des réunions amicales, des causeries, des lectures, aux valeurs plus hautes de la vie.

Cette première réunion, qui deviendra, nous l'espérons, annuelle, a laissé à toutes les participantes une belle impression, grâce à son atmosphère de cordialité et de sincérité. Aujourd'hui, chacune sait qu'elle n'est pas seule et cela donne à la marche sur la route, parfois rude, du progrès, un joyeux élan. » B. L.

D'autre part, Mlle Beeli, présidente de la Section de Davos de la Société d'Utilité publique, nous a écrit, en date du 4 décembre, pour nous annoncer la fondation dans cette ville d'une Société suffragiste qui compte vingt-six membres dès ses débuts. « Une discussion très chaude, ajoute-t-elle, a prouvé le vif intérêt porté à la question du suffrage, et a été d'autre part l'occasion d'un progrès féministe d'un autre genre: les femmes s'accoutument à oser exprimer leur opinion dans une séance publique. Nous tenons à manifester aussi notre joie de ce qu'un homme sans préjugé a adhéré à notre Société, et nous espérons que ce bon exemple sera bientôt suivi, persuadées que nous sommes que la collaboration entre hommes et femmes ne peut avoir que les plus heureux résultats. L'activité de la nouvelle Société (que nous comptons voir bientôt adhérer à l'Association suisse pour le Suffrage! *Réd.)* sera au début la propagande et l'organisation de cours civiques. »

Ajoutons que, dans un canton voisin, celui de Glaris, une Société suffragiste est également en formation, à la suite d'une conférence de Mlle Grutter, cette vaillante pionnière de notre cause, dont les capacités ont pu être appréciées des suffragistes de langue française lors du cours de vacances de Château-d'Œx. Une trentaine de femmes et de jeunes filles se sont inscrites, et se sont donné comme tâche de mener une active propagande et de s'éclairer elles-mêmes sur le devoir de la femme de s'intéresser à la chose publique. L'assemblée constitutive de la Société aura lieu au début de janvier, et tout fait prévoir que le vent souffle en faveur du suffrage parmi les femmes de ce canton.

Les Femmes et la Chose publique

I. Chronique parlementaire fédérale

La session des Chambres fédérales du mois de décembre fut courte et incolore, contrastant assez singulièrement avec celle de novembre.

C'était une session d'organisation du travail pour l'année prochaine, d'introduction pour les 80 députés nouvellement élus et de reconstitution des différentes commissions, afin de pouvoir se livrer dès le 2 février à une activité bien préparée.

Les deux conseils siégèrent en commun le 11 décembre pour l'élection des conseillers fédéraux. La présidence de la Confédération revient à M. Motta, nouveau chef du Département politique. MM. Schulthess, Haab et Calonder sont confirmés à leur tour. Un fait à noter, c'est que la nomination de M. Calonder réunit le moins de voix, répercussion probable de son active propagande pour la Société des Nations, que le nouveau Conseil national goûte évidemment moins que l'ancien. M. Schulthess, lui, semble avoir racheté par le même fait ses péchés du temps des « pleins pouvoirs », car aucune opposition ne lui est faite du côté de la Suisse romande.

Quant aux trois places vacantes, les nominations du candidat bernois, M. Scheurer, et de M. Muzy de Fribourg n'ont pas rencontré de difficultés. Mais l'étonnement alla toujours croissant lorsqu'au 5me tour de scrutin ce ne fut pas le candidat radical vaudois, M. Maillefer, mais son collègue, M. Chuard, qui se trouva être conseiller fédéral malgré lui! Nous avons assisté à ce fait rare, mais pas unique dans l'histoire parlementaire de notre pays, que l'assemblée fédérale ose s'élever contre une décision de parti, ose élire l'homme qui seul lui paraît apte à